

Les mesures de l'âme

Encelade



(c) 2013 by Encelade. All rights reserved.
Image credit : (c) Daniel Martin Diaz, <http://danielmartindiaz.com/>

www.ancelade.info

Une voiture atterrit doucement sur la plate-forme. Une femme séduisante, talons aiguilles, s'approche de la fenêtre passager. Elle prend les deux cent crédits et monte dans le véhicule.

« Et ton prénom, c'est quoi ?

- Natacha.

- Encore ? Vu ta couleur, ça m'étonnerait. »

Elle est nue, assise sur le lit. Il pointe une caméra sur elle, centre un peu la vue, et appuie sur une télécommande. La lumière diminue dans la petite chambre. Il vérifie l'éclairage à la caméra, puis il tend une boîte en carton.

« Enfile ça. »

Deux petits gants blancs, et une longue lanière de cuir pour le cou.

« Attends, je vais t'aider avec la lanière. »

Le cœur de la femme s'accélère lorsqu'elle sent le cuir appuyer sur sa gorge.

« Ne t'inquiète pas, la lanière n'est pas fermée. Tu peux l'enlever comme tu veux. »

Il passe deux doigts entre sa nuque et la lanière, qui se détend rapidement.

Nouvel appui sur la télécommande : une musique douce vient détendre un peu la scène. Il prend deux photos d'elle, une de face, une de profil.

« Bien. Tu es très belle.

Maintenant, est-ce que tu peux me montrer ce que tu sais faire ? »

Elle s'exécute. Les gants glissent lentement sur le corps, s'attardent sur la poitrine, puis s'approchent du bassin. Elle n'aime pas du tout ce genre de plan. Du genre de ceux qui vous poussent à vous droguer dans ce métier.

Il quitte ses habits, puis il s'installe près d'elle, sur le lit. Ses mains sont douces, et chaudes. Ils rapprochent leur corps. Elle l'embrasse.

« Peux-tu te tourner ? » lui murmure-t-il à l'oreille.

Elle se redresse lentement, le caresse, l'embrasse à nouveau. Puis elle se retourne, en appui sur les mains et les genoux, le corps bien cambré, en légère ondulation. Elle ferme les yeux.

Il fouille dans un tiroir ; il s'approche d'elle. Elle sent une chaleur, les hanches sont en contact. Il n'est plus aussi doux, maintenant.

Accélération.

Bon.

Elle ouvre les yeux, fronce un peu les sourcils. Tout ça pour ça... décevant.

Elle gémit un peu. Ralentissements. Rythme plus régulier. Puis un contact entier. Bien plus complet que tous les autres, bien plus puissant. Il garde la pose. Elle apprécie l'instant.

Sa gorge est un peu serrée.

Elle est complètement serrée, maintenant. Elle suffoque pratiquement.

« Arrête de bouger, ne t'inquiète pas », toujours en un murmure.

Elle gigote dans tous les sens. Il plaque fermement sa tête contre le lit. De l'autre main, il tire encore plus sur la lanière. Il presse de plus en plus fort contre son bassin pour la clouer sur son lit de mort.

Elle gémit de toutes ses forces, tous ses muscles tendus à l'extrême. Elle tente de relever la tête (impossible) ; de remuer ses bras (inefficace) ; de donner des coups de talon (il n'est pas là). Elle contracte son bassin jusqu'à la crampe.

« Mais arrête donc de bouger ! Tu sais très bien que c'est INUTILE !! »

...

Finalement, il se retira. Cinq minutes passées dans le cadavre de cette pute. Il se finit à la main, puis il alla dans la salle de bain. Une bonne douche là-dessus.

Il rembobina la cassette, pour la prochaine. Aucun intérêt à conserver les enregistrements ; la caméra ne servait qu'à mettre les femmes (les putes) en confiance.

Il porta le cadavre vers une autre pièce, plus claire. Des armoires le long des murs, et au milieu, une grande table recouverte d'une bâche en plastique. Il posa la femme au centre de la table, en lui écartant un peu les bras et les jambes. Tout en regardant le cadavre, il enfila une blouse blanche, une paire de gants, puis il sortit une mallette d'un des tiroirs.

Depuis quelque temps, il arrivait beaucoup mieux à tuer ses sujets. L'empoisonnement n'était pas une méthode fiable, car les femelles refusaient la plupart du temps d'ingérer quoi que ce soit, solide comme liquide. Il utilisa donc au début un couteau, mais les blessures perforaient beaucoup trop d'organes ; il était alors impossible de les mesurer. Il essaya ensuite un revolver, mais le problème était le même. S'il ne tirait qu'une ou deux balles loin des organes qui l'intéressaient, la mort était trop lente ; elle devenait insupportable à voir. Il devait parfois terminer le travail au couteau, ce qui ne changeait donc rien à son problème initial. Et s'il tirait une balle en plein cœur ou en plein cerveau, il perdait alors des informations

beaucoup trop importantes. En plus, les organes - ou autres - proches (poumons, yeux) risquaient d'être touchés.

Il opta finalement pour la strangulation. Contrôlée. Ne pas trop couper la tête du reste du corps, pour limiter au maximum les dégradations irréversibles sur le cerveau. Et surtout, contrôler le reste du corps : en se débattant, les putes pouvaient se faire des choses horribles. La levrette se révéla être la meilleure des positions.

Il ouvrit la mallette, qui brilla de mille éclats. Couteaux, scies, marteau, burin, tous soigneusement préparés.

Il disposa ensuite une dizaine de bocaux de tailles diverses aux pieds de Natacha. Puis il commença à la disséquer.

...

Il rassembla tous les déchets, et les plaça dans des petites boîtes en carton qui finiraient dans l'incinérateur de l'immeuble. Après avoir tout nettoyé, il brûla aussi ses gants et sa blouse.

Nouvelle douche. Nouvelle blouse.

Bien, tout était propre. Sur la table, les dix bocaux étaient remplis : cerveau, yeux, langue, cœur, poumon gauche, poumon droit, foie, estomac, viscères résiduelles, vagin. Il se mit devant l'ordinateur, lança sa base de données, et enregistra le nouveau sujet : Natacha... six, donc. Il imprima la première étiquette et la colla sur le bocal : Natacha 6 – cerveau.

...

Après avoir collé la dernière étiquette, il regarda l'heure à l'écran : cinq heures du matin. Il était temps d'aller au lit.

Dix neuf heures. De retour du travail, tout excité. Il a pensé toute la journée à Natacha 6. Une femme de type africain (quel prénom !), très bon pour ses statistiques – ces derniers temps, il n'avait trouvé que de la caucasienne, et les moyennes de cette race lui semblaient déjà suffisamment solides, pas la peine de continuer là-dessus.

Il pesa soigneusement chacun de ses prélèvements, et il enregistra les résultats dans l'ordinateur.

« Cerveau : 1354 grammes ».

« Cœur : 317 grammes ».

Il les immergea ensuite dans une bassine remplie d'un liquide opaque, nota les graduations, et obtint leur volume.

« Cerveau : 1410 centimètres cubes ».

« Cœur : 60 centimètres cubes ».

Il ne pouvait pas mesurer le volume des poumons avec cette méthode, ni celui des viscères résiduelles. Pour les poumons, la solution qu'il avait trouvée était de les remplir lentement d'un liquide qui soit suffisamment épais pour ne pas trop suinter par leur paroi, tout en étant suffisamment léger pour ne pas les perforer trop vite. Il mesurait alors la quantité de liquide contenue dans les poumons au moment de leur éclatement. Un moyen indirect d'avoir un certain volume.

Pour les viscères, il les tassait bien à la main dans un bocal gradué, et il lisait la hauteur de la masse visqueuse obtenue. Idem.

Il savait que ces mesures n'étaient pas idéales ; mais il prenait bien soin de remplir tous les poumons avec le même débit, de tasser toutes les viscères avec la même force, pour avoir des mesures un minimum reproductibles.

« Personne n'est parfait ».

Il s'installa devant l'écran. C'est durant ces moments là qu'il était le plus excité. Comment les moyennes allaient-elles évoluer ? *Les négros se rapprocheront-ils des blancs, ou alors s'enfonceront-ils un peu plus ?*

Bouton « Show graph ».

Le cerveau et le cœur, supérieurs. Bizarre. Yeux, langues, poumons : caucasiens. Foie et estomac, clairement plus petits. Viscères résiduelles : supérieurs, mais les mesures sont toujours délicates, ici. Le vagin, significativement supérieur. Normal.

« Les putes sont faites pour être baisées ».

Il regarda à nouveau le cerveau de Natacha 6 : propre. Il réitéra la mesure : aucune erreur. Il regarda le cœur.

« Aah, voilà ! »

Un petit bout de gras lui avait échappé. Il tailla la pièce, mesura à nouveau, puis il corrigea les données et regarda les graphes. L'équilibre était rétabli : le cœur caucasien était loin devant, et en moyenne, les mesures de l'anatomie blanche prouvaient une fois de plus sa supériorité sur les autres races.

« Il est vrai que l'échantillonnage africain est encore trop faible ; mais la tendance est là, c'est évident. »

Son postulat se vérifiait chaque fois un peu plus. Maintenant, il avait une solide base sur le caucasien blanc, ainsi que sur ses sous-races, et quelques autres métisses. Le type asiatique était lui aussi bien fourni ; en revanche, l'africain commençait à peine à devenir représentatif. Il fallait concentrer les mesures sur ce groupe.

« Sur ce sale groupe de sales négros ».

Mais la tendance était là, c'était sûr. Masturbation frénétique ce soir là.

*

* *

Le jeune officier de police frappa à la porte de son supérieur.

« Entrez !

- Bonjour, Chef. Vous allez bien ?
- Ça peut aller. Et toi ?
- Ça va, je vous remercie... Enfin, ça va... je viens d'enregistrer une nouvelle disparition au niveau zéro. Une prostituée. »

Son supérieur lâcha un soupir.

« Dans quel quartier ?

- Elle travaillait au pied de la tour d'Arnem. Natacha.
- Qui nous a mis au courant ?
- Une des filles est venue ce matin. Elles ont très peur, maintenant.
- Hmm... »

Un instant.

« La quatorzième en quatre mois. La quatorzième qui nous ait été rapportée. Et aucune trace, de rien. Pas un seul bout de cadavre.

- Alors pourquoi êtes-vous sûr que toutes ces disparitions sont des meurtres ? »

Son supérieur le toisa du regard.

« C'est l'acte d'un taré, c'est évident. Réfléchis : les filles ne viennent jamais d'elles mêmes au poste de police ; à moins qu'elles ne soient sûres de ce qu'elles avancent, et qu'elles aient *réellement* peur. Tu crois qu'elles viendraient nous dire que l'une d'entre elles a

disparu, comme ça ? Non, elles doivent vraiment sentir que c'est très mauvais pour elles, en ce moment. Je suis sûr qu'on a affaire à un furieux sexuel, à un malade du genre. »

Un nouvel instant.

« Alors il faut alerter l'opinion publique. »

Son supérieur lâcha un petit rire.

« Sache que l'opinion publique n'en a rien à faire des prostituées du Niveau Zéro. Elles seront toujours là, car il y en aura toujours d'autres pour les remplacer. Si on balance cette information, au mieux, les niveaux supérieurs descendront peut-être un peu moins souvent pendant un certain temps, mais c'est tout. Et on risque en plus d'inquiéter ce maudit diable qui erre dans notre ville...

Non, nous ne pouvons qu'attendre sa faute. »

*

* *

Il commit son erreur en été. En vérité, ça n'était pas vraiment de sa faute : il n'avait pas vu l'affiche à l'entrée de l'immeuble qui indiquait la coupure de l'incinérateur pour trois jours ; et celle de l'ascenseur avait été arrachée. Il balança donc quelques paquets bien remplis, qui explosèrent en une belle gerbe de l'enfer quarante étages plus bas. Lorsque la société de maintenance arriva pour réparer l'incinérateur, elle avertit immédiatement la police, qui se mit en rapport avec la société gérant l'immeuble. Ils convinrent d'un accord : laisser l'incinérateur coupé et le nettoyer tous les deux jours, jusqu'à nouvel ordre. L'ensemble des coûts serait absorbé par la municipalité de New Berlin, de même que le traitement des plaintes éventuelles des habitants de la tour.

Une semaine plus tard, la police trouva à nouveau des paquets d'os et de sang, à nouveau humains. Le diable se cachait quelque part parmi les cinquante-deux étages de la tour.

Ils ne devaient surtout pas le laisser s'enfuir dans la ville. Bloquer l'immeuble puis le fouiller de fond en comble était une manœuvre trop risquée, car bien trop longue : si le suspect n'était pas dans le bâtiment durant l'opération, il disparaîtrait peut-être à jamais.

Ils décidèrent alors de placer des petites caméras dans l'incinérateur, tous les deux étages. Pour cela, l'incinérateur dû être totalement fermé pendant deux jours, mais ils n'avaient pas

le choix. Le diable se méfia. Plusieurs mois passèrent ; puis les policiers virent quelques cartons tomber, et ils purent cerner deux étages.

En une nuit et une journée, ils fouillèrent tous les appartements suspects. Ils s'introduisirent dans chacun d'entre eux, réveillèrent les personnes qui dormaient, posèrent des questions. Ils fouillèrent, en attendant les locataires des appartements vides. Ils leurs posèrent les mêmes questions. Puis ils tombèrent finalement sur un petit homme, frêle. Dans son appartement, ils découvrirent un équipement complet de chirurgien, plusieurs centaines de bocaux étiquetés contenant des restes humains, et un ordinateur. Le petit homme resta totalement silencieux jusqu'au jour du procès.

Plus une seule fille ne demanda à parler au jeune inspecteur de police.

*

* *

Le procès était couru d'avance. Les preuves étaient accablantes : des bocaux remplis d'horreurs, un matériel de boucherie de précision, et surtout un ensemble de fichiers informatiques qui témoignait de « la folie de cet homme à l'air pourtant si ordinaire. »

« C'est bien souvent sous l'aspect de la norme que se cachent les fous furieux », dit le Chef à l'oreille de son subordonné.

Cette fois-ci, le psychopathe était tout de même un « maître » dans son domaine, tout en étant très singulier sur le plan sexuel : on ne pouvait pas vraiment dire qu'il fantasmait sur ses victimes. Bien souvent, les détraqués satisfaisaient à travers leurs crimes un appétit sexuel particulier, hors norme ; féroce. Là, très peu de chose à voir avec un quelconque dérèglement hormonal ou psychologique à portée sexuelle. Apparemment. En tout cas, la composante sexuelle devait nécessairement se retrouver quelque part, mais elle ne semblait pas être le moteur principal du tueur en série.

« Pourquoi avez-vous tué ces trente quatre femmes ?

- Votre honneur... je vais peut-être choquer l'assistance, mais...
- Je vous en prie, continuez.
- Eh bien... j'ai... *l'intime* conviction... et c'est un constat qui me navre, croyez moi... »

Silence dans le tribunal. L'homme à la barre agite la tête, dépité.

- J'ai pourtant bien réfléchi, vous savez.
- Je n'en doute pas. Prenez votre temps.
- ... croyez-vous réellement qu'un homme comme Hitler, par exemple, puisse passer sa vie entière à suivre ses idées, envers et contre tout ; pour elles, à mettre le monde à feu et à sang ; envoyer ses compatriotes, ses frères de sang, mourir sur les champs de bataille ? (Il reprend sa respiration)... Croyez-vous qu'un homme de cette intelligence aurait fait tout ça s'il n'avait pas une foi profonde dans ses idées ; l'intime conviction que son combat était le plus juste ? »

Le juge soulève un sourcil, interloqué.

« Eh bien... Hitler avait probablement une foi profonde, oui... mais quel est le rapport ? Où voulez-vous en venir ?

- C'est le moyen d'exprimer ses idées qui a choqué le reste du monde, c'est tout. Il a tapé bien trop fort, et ça, les gens ne le supportent pas... une gifle reste douloureuse, même si elle se veut amicale. En revanche, si vous caressez les gens, vous pouvez en faire ce que vous voulez ; c'est comme pour les chiens. Ça, je l'ai appris avec ces putes : si je les giflais, elles se révoltaient violemment, et c'était alors bien plus dur de finir le travail. »

L'homme écarte lentement les bras en souriant.

« Regardez, votre Honneur, comme je suis faible ! C'était dur, par moment, croyez-moi ! dit-il en fronçant les sourcils. J'ai fait ce que j'ai pu ! Mais dès qu'on les caresse, les chiennes sont bien plus dociles.

- Je ne comprends pas le lien avec Hitler.
- Oh, votre Honneur, je suis désolé...
- Ce mec là est complètement cramé, murmure pour lui-même le supérieur.
- Le nivellement de l'espèce humaine, votre Honneur. Voilà le lien. »

Un instant passe.

« C'est une question qui m'a taraudé l'esprit pendant des années : les êtres humains sont-ils réellement tous « égaux » ? Suis-je vraiment le même que ce négro qui balaye ma porte, ce jaune qui me sert à manger, Conchita qui récuré ? Hein ? Vous y croyez, vous, votre Honneur ? »

Le dément à la barre ouvre grand la bouche ; un sourire venu de l'enfer.

« AHAAH, je vois que vous doutez vous aussi ! Eh bien moi ! MOI ! J'ai décidé de vérifier ! Les tests psychologiques sont de très bons outils, c'est vrai... oh, je ne dis pas, non... mais ils sont très... euh... sensibles, votre Honneur, à l'analyse que l'on en fait. Et qui fait cette analyse, hein ? Des hommes. Et ce n'est pas à vous que je vais apprendre les faiblesses de l'être humain, n'est-ce pas ? »

Le juge marque un temps avant de répondre.

« Non...

- Regardez, moi, par exemple : c'est sûr que mes tests d'insertion sociale ont été corrigés par un sous-homme. C'est évident : le correcteur n'était pas de pure souche blanche. CAR COMMENT AURAI-JE PU RESTER BLOQUÉ TOUTE MA VIE À CE PUTAIN D'ÉCHELON SOCIAL, HEIN ?

- Je ne sais pas. »

L'homme ferme les yeux. Il se calme, lentement, en reprenant son souffle.

« Mais, votre Honneur, c'est pourtant simple : il s'agit du principe de la race... Ce principe existe, croyez-moi. Et c'est pour prouver son existence *organique* que j'ai décidé de m'attacher à la mesure de l'être humain. De manière scientifique. Je suis devenu un métrologue de l'anatomie humaine. Volume et poids des organes : voilà des critères objectifs pour définir les races.

- Et pourquoi avez-vous décidé de... « mesurer » des prostituées ?

- C'est logique, votre Honneur : les putes sont les sujets les plus faciles à trouver, et il y en a à foison au niveau zéro. Mais vous avez raison : mon modèle, pour être plus solide, devrait être alimenté par d'autres classes sociales de la Supranation. Je ne demande que ça, moi, de mesurer les niveaux d'au-dessus...

- Quelle misère... » dit le supérieur en secouant lentement la tête.

La sentence fût sans appel : il finirait ses jours dans le laboratoire du professeur H. La peine de mort pour le bourreau, facilement camouflée en condamnation à perpétuité, suivie d'un assassinat malheureux en prison d'ici quelques temps.

Il ne restait au condamné qu'une seule semaine à vivre dans les prisons de New Berlin.

*

* *

Elle approche son verre à ses lèvres en lui lançant un joli regard. La musique est forte tout autour d'eux ; il se rapproche un peu d'elle pour qu'elle puisse mieux l'entendre.

« Tu fais quoi, dans la vie ?

- Je travaille dans un magasin de sport.
- Tu es vendeuse ?
- Non, je suis directrice.
- Oh ! Désolé... »

Son sourire marque une pause.

« Pourquoi es-tu désolé ?

- ... non, je... (*eh merde*, pense-t-il). C'est pas ce que je voulais dire... »

Un ange passe.

« Et toi, tu travailles dans quel domaine ? reprend-elle enfin.

- ... Je travaille à l'université. Je fais des recherches en ontologie. »

Son sourire revient.

« Euh... l'ontologie ?

- L'étude de l'être humain en tant qu'être vivant ; je travaille plus particulièrement sur les processus psychiques sur lesquels se fondent l'unité personnelle.

- ... oh ! Désolée... »

Ils rient. *C'est clair. C'est imbitable.*

« La psyché. Le poids de tes pensées conscientes et inconscientes, leurs rôles et leurs relations avec la machine vivante que tu es. Mais aussi plus que ça... c'est pas évident à décrire. Sans vouloir faire de « poésie » de bas étage... la psyché, c'est un peu comme... un peu comme l'âme religieuse. »

Elle agite lentement la tête.

« Et... qu'est-ce que tu peux bien chercher là-dedans ? »

« En ce moment, nous travaillons avec un groupe de jeunes pour évaluer l'impact des médias sur la construction de leur personnalité. Nous essayons de voir quelles sont les corrélations entre certaines idées actuellement véhiculées par la télévision et le newweb, et

l'évolution de la personnalité de ces jeunes gens, que nous suivront sur une dizaine d'années. Pas d'âme ni de poésie dans cette expérience, on étudie la psyché au sens scientifique brut. »

La réponse bateau qu'il sortait à chaque fois.

« Eh bien... bonne chance » dit-elle en levant un sourcil.

Ils regardent la piste. Elle est bondée. Des êtres s'assemblent, se partagent ; d'autres se trompent, les sens aiguisés par l'ivresse de l'instant.

Une heure plus tard, il la raccompagna chez elle. La musique était devenue bien trop forte, et ils auraient dû se rapprocher encore un peu plus, ce qui était impossible. Autant s'en aller, alors.

Elle habitait au niveau quatorze d'une tour pas très éloignée de la sienne. Ils entrèrent dans l'appartement, puis elle se dirigea dans la pénombre vers le salon. Elle alluma une petite lumière.

« Viens, installe-toi. »

Il s'assit sur le canapé, en face de la baie vitrée qui donnait sur la ville.

« Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-elle de la cuisine.

- Si tu veux... comme toi. »

Elle revint les mains vides, éteint la lumière, puis s'installa juste à côté de lui. Ils s'embrassèrent.

Les nuits d'amour s'enchaînèrent rapidement ; puis arriva le besoin de l'autre, plus profond. Un beau départ.

Pour l'instant, il n'avait pas vraiment de problème à lui cacher la vérité. Leur relation était encore trop récente, trop... superficielle, malgré les sentiments forts qui naissaient en lui – en eux. Il ne pouvait pas lui en dire plus sur la véritable nature de son travail.

Puis les semaines passèrent, et leur amour s'ouvrit comme une jolie fleur.

Il travaillait bien à l'université, dans le domaine de l'ontologie :

« Une autre équipe reprend nos travaux sur le groupe d'enfants. Je vais maintenant travailler sur quelque chose de totalement différent : la structure mentale de...

« psychopathes ». Nous allons essayer de « mesurer » cette structure ; en quelque sorte, mesurer leur psyché. »

C'était vrai.

« Et comment faites-vous cela ? » demanda-t-elle, intriguée.

Il déglutit.

« Nous soumettons la personne à certains tests et nous... nous regardons ses réponses ».

Ça aussi, c'était vrai. Même s'il n'y avait qu'un test.

« Et pourquoi des psychopathes ?

- Eh bien... ces personnalités fortes ont une psyché singulière. Pour nos modèles, ces singularités sont très importantes : elles nous permettent de les vérifier sur des cas très précis, très marqués. Bien sûr, il est indispensable d'appliquer nos modèles aux personnalités, mettons, courantes ; mais cela ne suffit pas. Sur ces personnes, nous ne pouvons que grossièrement vérifier nos modèles de la psyché, dans leurs tendances ; nous ne pouvons pas les repousser dans leurs extrêmes limites. Avec un psychopathe, ils sont mis à rude épreuve. »

Toujours exact.

« Et la personne que tu vas... étudier, qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

- C'est un tueur en série. Condamné à la prison à perpétuité. »

Mensonge : peine de mort. Mais ça, personne ne doit le savoir.

« Eh bien, mon chéri... cela ne doit pas être facile tous les jours, ton travail... »

Elle ne chercha pas à en savoir plus. Tant mieux. Il n'aurait pas pu aller beaucoup plus loin. Peut-être qu'un jour il lui avouerait que le test que son sujet allait passer, c'était celui des seringues qui lui enlèveraient la vie. Et que c'est la mort du tueur elle-même qu'ils allaient mesurer.

L'ontologie avait fait des progrès fulgurants depuis les découvertes fondamentales du professeur H., au début du siècle. Trente ans plus tard, la psyché était devenue le fleuron de la recherche scientifique sous couvert militaire, la part la plus puissante.

Il travaillait bien à l'université ; mais au fin fond des sous-sols, bien en dessous du niveau zéro. Il était l'assistant du professeur H. depuis près de dix ans maintenant. Le professeur H., l'Einstein de son domaine. Dans cinquante ans, on le verrait tirer la langue sur les pages du neoweb. Pour l'instant, il restait bien dans l'ombre des médias, profitant de la vaste carte

blanche que la Supranation lui avait laissée pour ses travaux. Agé, une maladie incurable le rapprochait chaque jour un peu plus de la mort.

Le fait que la psyché (l'âme, pour certains) soit une réalité était connu bien avant le professeur H.. Mais le fait que la psyché soit *mesurable* de manière objective (qu'elle ait une forme, une consistance, un poids, des couleurs...) n'existait que depuis lui.

La lumière, l'étincelle de génie explosa un jour dans son esprit : mesurons toutes les données psycho-physiologiques possibles d'un être humain en train de mourir. On conçut un équipement spécialisé : une combinaison bardée de capteurs de toutes sortes, un siège plus complexe encore, des applications informatiques à la hauteur de l'ensemble. Et la Supranation alimenta l'abattoir du professeur H. d'autant de sujets qu'il fût nécessaire. Il n'y avait qu'à racler le fond des prisons. Les mesures, très incomplètes au début, furent néanmoins très rapidement significatives et reproductibles : on mesurait bien quelque chose de très singulier lors du passage de la vie à la mort, dans tous ces bionanocapteurs acidifiés à l'humano-numérique. Les crédits abondèrent, les sujets aussi, et la compréhension progressa à vitesse exponentielle.

L'injection létale était l'arme qui permettait de faire les mesures les plus propres. Pas de choc, la psyché apparaît tout doucement sur les capteurs, il est très facile de la suivre. Bien dommage qu'on ne puisse la mesurer qu'à la mort de l'individu... ça laisse peu d'essais. C'est pourquoi les sujets d'étude étaient très prisés, surtout les sujets extrêmes comme celui qu'ils venaient de recevoir.

Ce secret lui pesait, mais il n'avait pas le choix. Même si les expériences qu'ils menaient (enregistrer la mort d'une personne le plus précisément possible, puis étudier les mesures par la suite) étaient profondément morbides, et même si elles se rapprochaient dangereusement des « expériences » menées par les psychopathes eux-mêmes sur leur victime, leurs travaux devraient permettre de répondre scientifiquement à l'une des questions fondamentales que se posait l'humanité depuis la nuit des temps : l'âme humaine existe-t-elle ?

« Oui, mesdames et messieurs de tout pays et de tout temps, votre âme est une réalité, nous l'avons mesurée. Mais nous, les scientifiques, nous préférons employer le terme de psyché ; car la psyché n'implique pas le paradis et l'enfer. Elle est neutre. »

Voilà la réponse qu'il formulerait pour l'instant à cette question – même si le professeur H. n'aimait pas trop mélanger les notions d'âme et de psyché, trop différentes pour lui.

En tout cas, ce dont ils étaient sûrs, c'est que le paradis et l'enfer restaient encore purement hypothétiques ; car ils impliquaient la notion de jugement, de critères de valeurs, portés sur les actions de l'être mort durant sa vie. Quels seraient ces critères ? Et qui serait le juge ? Le fait que la psyché (l'âme) existe n'impliquait ni Dieu(x), ni paradis. C'est pourquoi, entre autres raisons, ces travaux devaient rester secrets. Si la nouvelle se répandait, les textes saints et leurs lecteurs fanatiques seraient formels, et ils s'opposeraient plus que jamais ; les combats entre les communautés religieuses et scientifiques plongeraient la population dans un état de trouble profondément malsain, extrêmement dangereux. Enfin, allez expliquer qu'au sous-sol des universités de New Berlin, des prisonniers sont exécutés et que leur âme volatile est mesurée par des scientifiques de la Supranation, sous le canon vigilant des mitraillettes de l'armée ? ... Que répondre à ce constat affligeant : tout ce chemin depuis les nazis pour ça ?

De toute façon, un jour ou l'autre, elle devrait être mise au courant. Alors autant attendre.

*

* *

Une semaine plus tard, on le sortit de la prison de New Berlin. Il passa une combinaison très étroite, inconfortable. Une fois la combinaison branchée à l'ordinateur, des milliers de petits points lumineux apparurent un peu partout sur son corps. On l'installa dans un siège, puis on connecta d'autres fils, et on lança quelques tests. Il sentit de petits frissons lui parcourir le corps.

Il n'avait pas peur. Il allait mourir car ils n'avaient rien compris à son travail. Qu'ils crèvent tous, eux aussi, eux et les putes qui partageaient leurs nuits. Un jour, on se souviendrait de lui, et on en ferait un héros. Et son âme, si elle existe, immortelle, renaîtrait quelque part, et il reprendrait son travail.

Dans la pièce d'à côté, le vieux professeur H. et son assistant regardaient l'écran de l'ordinateur. Des traits représentaient la pièce, le siège, et l'homme couché dessus. Le professeur avait l'air épuisé ; ce serait peut-être son dernier essai.

Une fois les derniers réglages effectués, le professeur démarra sa machine. La solution fût injectée dans la combinaison ; les canaux de plastique amenèrent lentement la mort dans le bras du condamné. Des chiffres apparurent un peu partout sur l'écran, puis ils commencèrent doucement à défiler. Des petits points chauds entourèrent les traits de l'homme ; ils se

rapprochèrent, puis s'éloignèrent, pour se rassembler à nouveau, battant ainsi le rythme de la vie qui s'échappait du condamné. Les couleurs changèrent ; elles devinrent plus foncées. Les points se transformèrent en nuages, les chiffres accélérèrent leur défilement, puis l'écran devint pratiquement saturé de symboles, de formes et de couleurs. Dans la pièce du condamné, rien n'était perceptible. Aucune couleur, aucun battement. Le démon s'était endormi à jamais en pensant à sa dernière victime.

« Ca y est, dit finalement le professeur. Les capteurs n'enregistrent plus rien. La psyché a disparu.

Regarde ces courbes : un sacré dément. Tu vois le poids de sa psyché ? Pratiquement quarante-deux unités. La plus lourde que j'ai jamais mesurée... Et les couleurs ? Elles sont toutes très sombres. Étrange... les couleurs que nous avons attribuées aux valeurs ont été pourtant choisies de manière purement arbitraire... et là nous avons même une grosse tâche noire... parfaitement noire... pour cet homme qui a tué et dépecé toutes ces femmes... je n'ai jamais vu une tâche aussi homogène que celle-ci...

- Peut-être que notre modèle s'améliore ? se hasarda l'assistant. »

Le professeur sourit.

« Oui, peut-être... mais pourquoi la couleur est-elle si parfaitement noire ? Comprends-tu ce que cela implique ? reprit-il en fronçant les sourcils.

- ... Peut-être que l'âme a été jugée ? »

Le professeur tourna brusquement son visage vers l'assistant.

« Mais oublie donc cette sale idée, bon sang ! C'est une aberration logique ! La notion d'âme n'implique pas celle d'un créateur, allons ! Combien de fois devrais-je vous le répéter ?

- J'émettais simplement une hypothèse...

- Non, tu n'émettais rien du tout ! C'est une aberration !! » cria le professeur en prenant sa tête dans les mains.

Il respira profondément pour reprendre le contrôle de lui-même.

« Tu vas prendre ma succession. Je vais bientôt mourir, je le sais. Alors je t'en prie, sois digne de moi. Oublie cette histoire de paradis. Rien ne prouve son existence. L'âme – je t'accorde ce terme, alors écoute moi bien - est un concept que toutes les cultures connaissent, quelle que soit leur époque. Le paradis et l'enfer, eux, sont tous profondément marqués par la culture dont ils sont issus ; ils tiennent beaucoup plus du folklore, même s'ils sont bâtis sur

cette notion d'âme universelle. Ils n'existent que pour apprendre aux peuples la notion de valeur, et de jugement, voire dans certaines sociétés, pour développer la notion d'infériorité du peuple devant un Dieu et ses dépositaires dans notre monde. Le paradis et l'enfer sont l'expression théologique du sentiment d'infériorité qui nous habite. L'âme, elle, est bien plus fondamentale et universelle. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai pu la mesurer durant toutes ces années, sur toutes ces femmes et tous ces hommes de couleurs, de cultures et de religions différentes. Je n'aurai pas tué tous ces gens pour laisser derrière moi un assistant qui croit encore à ces histoires !... Qu'es devenue ta rigueur scientifique ? »

Un mois plus tard, ils ne savaient toujours pas comment interpréter ces nouveaux résultats. Et à son grand désarroi, le professeur H. sentait la mort approcher. L'échéance.

Bien entendu, il souhaitait que sa psyché soit mesurée à sa mort : il voulait passer à travers son modèle, même s'il ne connaîtrait jamais le résultat. Cela faisait maintenant plusieurs années qu'il se disait qu'un jour ou l'autre, il se suiciderait en passant à son tour sur le siège incliné, habillé de la combinaison.

Finalement, il décida que ce jour était arrivé.

*

* *

L'assistant se retrouva seul derrière l'écran. Les chiffres accélèrent, les courbes se dessinèrent, et les petits points colorés fusionnèrent en petits nuages. Le tout grossi, une belle saturation ; puis une nouvelle tâche apparut à l'écran, plus grosse que la précédente - celle du tueur en série. D'un noir encore plus parfait.

Il regarda les chiffres : ils étaient tous très élevés. Il les compara avec les résultats obtenus sur d'autres sujets. Très, très élevés.

Une recherche plus complète.

En fait, le professeur H. avait l'âme la plus lourde jamais mesurée. Il regarda à l'écran : et la plus noire qu'il ait jamais vue.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il passa des années à essayer de comprendre. Il abandonna.

*

* *

Le professeur H. ouvrit les yeux. Il était dans une petite pièce sombre, éclairée par une lumière rouge au plafond, assis à un bureau. Il n'y avait qu'un lit dans la chambre, à côté d'un cabinet de toilette. Pas de porte, ni même une seule fenêtre. Un cube totalement fermé.

Il attendit. *Où suis-je ? Suis-je mort ?*

Une éternité s'écoula. Il devint fou. Puis il ouvrit à nouveau les yeux.

Il était dans une petite pièce sombre, éclairée par une lumière rouge au plafond, assis à un bureau. Il n'y avait qu'un lit dans la chambre, à côté d'un cabinet de toilette. Il avait déjà vu cela. *Où suis-je ? Suis-je mort ? Oui.* Il ouvrit les yeux.

Il était dans une petite pièce sombre, éclairée par une lumière rouge au plafond, assis à un bureau. Déjà vu.

Des siècles plus tard, il put mener un raisonnement logique : il était mort, et il avait basculé dans l'après-vie.

Il ouvrit à nouveau les yeux : nouveau plan. Le dernier sujet qu'il avait étudié était couché sur le bureau, nu. Le tueur, le démon, illumina son visage d'un large sourire en voyant le professeur H. :

« Bienvenue en Enfer, professeur !

Vous aussi, vous avez dépecé tous ces êtres humains pour satisfaire votre seul appétit intellectuel ! Quelle PUISSANCE ! QUELLE JOUISSANCE, N'EST-CE PAS ?

NOUS SOMMES LES MÊMES MONSTRES, PROFESSEUR !! »

Et le psychopathe l'étrangla.

Il ouvrit les yeux.

En Enfer. Le tueur devant lui, qui lui plante un couteau dans le ventre.

*

* *

Trente quatre roses, magnifiques, se déployèrent dans les paradis de l'être humain.

FIN